Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

13 spécial | 2006

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance

Introduction

Bruno Méniel et Bernard Ribémont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/843>

DOI : 10.4000/crm.843

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2006

Pagination : 1-5

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Bruno Méniel et Bernard Ribémont, « Introduction », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 spécial | 2006, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.843>

Tous droits réservés

EMMANUÈLE BAUMGARTNER (1940-2005)

« Les époques meurent avec les amis,
et l'on devient soi-même un cimetière
d'époques » (François Bott)

« Son ombre – Je suis là pour empêcher
son ombre de mourir, je n'ai rien d'autre
à faire, à dire » (Jacques Hyvernaud)

– I –

Emmanuèle Baumgartner était pour tous ses amis la Force, le Mouvement, la Vie. Il est difficile de l'imaginer autrement – enfermée dans le silence et l'immobilité. Certes, nous continuerons à dialoguer avec elle, à l'interroger, grâce à la mémoire toujours plus vive de nos souvenirs communs et à tous ses livres et articles dont nous sommes loin d'avoir épuisé les richesses et les suggestions. Mais son absence sera toujours aussi cruelle. L'on voudrait parler sans fin pour continuer à vivre avec elle, mais en même temps on est comme accablé, tellement il y aurait à dire sur sa personnalité, ses activités et ses travaux.

Je ne dirai rien, dans ce qui se veut une simple esquisse, de l'enseignante et de la conférencière qui a enthousiasmé jusqu'au bout de très larges publics et suscité de nombreuses vocations.

Je ne dirai rien non plus de la directrice de thèses, toujours attentive aux jeunes, et aux moins jeunes, chercheurs qui travaillaient avec elle, les conseillant avec efficacité et gentillesse, lisant de très près leurs ébauches, les aidant tout en leur laissant la possibilité de s'exprimer pleinement, veillant sur leur carrière.

Je parlerai peu de la médiéviste qui a été l'une des premières de notre temps (et qui a été reconnue comme telle tant en France et en Europe qu'aux États-Unis) par l'ampleur de son œuvre qui a porté sur presque toute la littérature du Moyen Âge, de Wace et Benoît de Sainte-Maure à Villon, par l'acuité de ses réflexions, par le renouvellement constant de ses perspectives et de ses champs de recherche.

À tous ces aspects et à ces qualités, à sa vie et à son œuvre je consacrerai plus tard une longue notice.

- II -

Je voudrais surtout parler de l'amie que j'ai admirée, dès notre première rencontre, en 1973, le jour de la soutenance de sa thèse sur *le Tristan en prose. Essai d'interprétation d'un roman médiéval*. Je me souviens de cette cérémonie comme si c'était hier, et je revois le sourire approbateur et bienveillant de son directeur, Jean Frappier, qui n'a cessé d'être pour elle un modèle. Dès ce moment, j'ai pu déceler la vigueur de son intelligence et sa générosité. En effet, dans cette thèse de 351 pages, on peut découvrir tout ce qui a fait la force novatrice d'Emmanuèle au long de sa carrière scientifique. C'est pourquoi je tiens à m'attarder sur cette première œuvre.

En entreprenant ce travail, Emmanuèle n'avait pas reculé devant la difficulté puisque, de l'énorme *Tristan en prose*, une partie seulement avait été publiée, et il en existe de nombreux manuscrits. Le texte n'en avait pas été encore édité intégralement : Renée Curtis n'en avait publié que la première partie, jusqu'au moment où les deux amants s'embarquent et s'appêtent à boire le philtre. Mais l'entreprise n'était pas téméraire, dans la mesure où, surmontant tous les obstacles, elle a donné un ouvrage de haute qualité (comme tous ceux qui suivront), précis, dense et fin, bien écrit, tout à fait au point, et un bon instrument de travail, avec des tableaux récapitulatifs sur un certain nombre d'aspects importants : contenu des divers manuscrits, liste des personnages, emprunts aux versions courtoise et commune des versions en vers, au *Lancelot*....

Emmanuèle, qui tenait à voir par elle-même sans se fier à ce qui a été dit ni répéter les lieux communs de la critique canonique, rectifie avec mesure et objectivité les jugements de ses prédécesseurs. Ceux, par exemple, d'E. Vinaver sur Dinadan qui n'est pas, comme il l'écrit, un des plus fidèles représentants de la seconde version du *Tristan en prose*. Et Emmanuèle de tracer, progressivement, un portrait séduisant de ce personnage qui n'incarne pas le mauvais chevalier couard, mais fait preuve de courage, mesure et générosité. Il dénonce plutôt la caricature de la chevalerie, les pratiques fâcheuses comme d'obliger le chevalier errant à jouter sans le moindre motif ni désir contre tous ceux qu'il rencontre au hasard de son chemin ou de revendiquer pour sienne toute demoiselle sous le *conduit* d'un chevalier. Être moyen parmi les héros, qui ne fera jamais l'expérience de l'amour dont il a vu la force destructrice et les dangers parmi ses compagnons, Dinadan s'est interdit de *baer trop haut*, de souffrir en vain ou de risquer sa vie inutilement en aimant sans espoir ou en s'engageant sans réserve dans la vie aventureuse.

Emmanuèle, qui ne s'en tenait jamais à cet aspect négatif, propose des solutions à de nombreux problèmes, à commencer par la tradition manuscrite qu'elle débrouille avec une singulière compétence, proposant des conclusions prudentes et neuves. Pour elle, la version I ou version courte que nous avons dans les manuscrits français 104, 755, 757, 760, 1434, 1628, 12599, Venise Saint-Marc XXIII, la version II ou version longue ou Vulgate (Paris BNF 335-336, Vienne B.N. 2537, 2539-40, 2542) sont toutes deux des remaniements qui ne reproduisent pas d'une manière continue une première version du *Tristan en prose*, rédigée avant 1235-1240, mais elles sont l'une et l'autre, à des degrés divers, des remaniements composites, postérieurs à 1240, d'une version originale perdue.

Surtout, faisant crédit aux auteurs sans les juger d'après les normes classiques, tournant résolument le dos aux appréciations rapides, partielles et méprisantes, de ses prédécesseurs, Emmanuèle, qui savait lire les textes, a cherché et trouvé l'originalité du *Tristan en prose* et du projet de son (ou de ses) auteurs. Le *Tristan en prose*, bien que remanié par Hélie de Boron ou ses successeurs, forme un tout cohérent et autonome, à étudier comme tel. Elle démontre que l'originalité du dessein des auteurs par rapport aux versions en vers se marque essentiellement de trois manières. 1/ Ils ont voulu faire une chronique de la vie de Tristan présenté non seulement comme l'amant d'Iseut, mais aussi comme l'un des meilleurs chevaliers d'Arthur, l'égal de Lancelot et de Galaad. 2/ Le roman de Tristan, à partir de l'exil au royaume de Logres, se transforme peu à peu en roman de la Table Ronde où les digressions se multiplient pour faire entrer le plus possible de matière. 3/ Le romancier a délibérément choisi de couler la légende de Tristan dans le moule du *Lancelot* dont il a repris le cadre, les thèmes et les procédés.

Sous la plume d'Emmanuèle, qui rend aux œuvres leurs vraies dimensions, le romancier devient un véritable créateur qui agence les éléments de manière différente par souci de cohérence, de logique et de vraisemblance, et aussi pour reculer le dénouement, parce qu'il faut que Tristan aime librement Iseut et bafoue Marc, qu'il devienne l'un des plus grands chevaliers de la Table Ronde, et parce qu'il doit mourir victime de la trahison de Marc et non pas d'une tragique méprise. Ce travail créateur s'exerce surtout dans la seconde partie avec l'intervention du pseudo-Hélie de Boron. C'est dans cette analyse que l'on apprécie la mesure et la finesse d'Emmanuèle qui montre bien tout ce que le *Tristan en prose* doit au *Lancelot* : cadre, personnages, épisodes, technique de l'entrelacement, idéologie. Mais on ne saurait parler de plagiat, dans la mesure où le romancier, pour faire de Tristan le double de Lancelot, a transformé radicalement son héros. L'amant d'Iseut est devenu un chevalier errant, tourmenté par un impossible amour et par la recherche de la gloire, constamment partagé entre ces deux exigences. Cette transformation a entraîné la principale originalité du *Tristan en prose* qui repose sur le double désir contradictoire d'échapper, d'un côté, au monde méprisable de la Cornouailles, à la vengeance et à la haine de Marc, et, d'un autre côté, d'y revenir pour retrouver Iseut, si bien que ce grand roman se distingue et des *Tristan* en vers et du *Lancelot* et que Tristan, au bout du compte, n'est en rien le double de Lancelot. De plus, sensible aux différences, Emmanuèle montre que le romancier s'est placé sur un terrain relativement neuf : il a choisi d'évoquer moins les orages et les joies trop brèves d'une passion tumultueuse que la vie quotidienne d'un couple adultère aux prises avec une société par laquelle il redoute d'être désavoué, et qui risque d'être pris au piège de la solitude à deux. En outre, s'agissant d'un amour qui atteint d'emblée son paroxysme et durera jusqu'à leur mort, l'auteur élimine toute possibilité de crise ; aussi joue-t-il davantage sur les tourments de la jalousie, sur la peur d'être abandonné ou trahi.

Bref, il ressort à l'évidence, grâce à ces analyses éclairantes, que le *Tristan en prose*, résolument laïc et pessimiste, n'est pas qu'une vaste compilation mal organisée, mais un ensemble bien composé qui utilise habilement les procédés romanesques.

Si Emmanuèle a pu déceler l'originalité de cette œuvre, c'est qu'elle a le don de l'accueil et le courage de ne pas céder à la tentation du déjà dit ou vu. Le même épisode peut avoir des fonctions différentes selon les textes. Par exemple, l'amour existe avant l'absorption du philtre dans le *Tristan* de Thomas et le roman en prose, mais le sentiment est différent : Tristan, dans le roman du XIII^e siècle, s'éprend d'Iseut uniquement pour éclipser Palamède, et Iseut ne l'aime pas ; Tristan devient l'amant de la femme de Ségurade : « À ce stade du récit, seul l'amour-propre de Tristan est véritablement touché » (p. 104, n. 16). Les deux héros ne s'aiment réellement, comme pour Bérout et Eilhart, qu'après avoir absorbé le philtre. Tout au long de cette œuvre, elle explique tout ce qui peut sembler maladroit, nouveau ou déconcertant.

Sa lucidité et son acuité sont fondées sur des analyses profondes qui tiennent et rendent compte de la complexité de la réalité romanesque. Pourquoi, par exemple, Tristan ne s'enfuit-il pas avec Iseut ? Femme légitime de Marc, Iseut inspire le respect ; à la Joyeuse Garde, elle n'est plus que la maîtresse de Tristan. Celui-ci, en outre, ne peut tuer Marc de propos délibéré sans se déshonorer, sans se mettre au ban de la société. S'il y avait fuite, qu'adviendrait-il d'une intrigue rythmée par les éclats de violence de Marc à l'égard de Tristan, par l'alternance entre les séjours en Cornouailles et les exils au royaume de Logres ? Il ne faut pas non plus oublier l'influence du *Lancelot*.

Ainsi Emmanuèle arrive-t-elle à dégager l'essentiel. Sur la passion d'amour (p. 164-172), force brutale et contraignante, fatalité que l'homme ne peut qu'accepter sans jamais essayer vraiment d'oublier, contre laquelle il est vain de résister, et qui ne connaît d'autre terme que la mort, entraînant une aliénation de l'être, laissant l'homme brisé physiquement et moralement. Les personnages luttent leur vie durant pour satisfaire une passion qui est source de mort, empêchant de donner la pleine mesure de ses possibilités. C'est un danger pour le chevalier et pour la société. La joie d'aimer n'existe pas, ou presque (p. 171). La chevalerie est attaquée de l'intérieur par toutes sortes d'anti-héros, comme Marc, Gauvain, la fée Morgain, et surtout Bréhus sans Pitié, curieuse figure de hors-la-loi violent et sadique. C'est surtout à Tristan que, par un don exceptionnel de sympathie, Emmanuèle est parvenue à restituer toute sa richesse psychologique. Elle suit son évolution, de la jeunesse pleine de promesses à l'éclatante maturité ; elle présente l'homme, l'amant, le chevalier, personnage dynamique qui se modifie au gré des circonstances et au contact des êtres. Tristan n'est plus le héros d'un seul amour, mais l'on perçoit, à travers de brèves rencontres, son éducation sentimentale, avec Iseut avant le philtre, avec la femme de Ségurade, ce qui permet à l'auteur de démontrer, dans les faits et par les faits, la qualité exceptionnelle de l'amour qu'allait vivre le couple Tristan-Iseut. L'on découvre trois visages successifs de Tristan : dissimulé, renfermé, traqué à la cour de Marc ; tourmenté, agressif, inquiet dans les premières aventures en Logres ; serein, comblé, équilibré, généreux, évitant les risques gratuits lors du séjour à la Joyeuse Garde.

Enfin, une qualité qu'on ne saurait trop louer et qu'Emmanuèle conservera toute sa vie, c'est la concision et la densité. Parlant d'un ouvrage énorme, elle n'a pas cédé à la tentation de la démesure, mais elle a constamment tenu le pari de la brièveté, passant vite sur ce qui est connu, comme sur les rapports de l'amour et de

la prouesse, quitte à donner en quelques mots des jugements particulièrement éclairants (p. 161).

Bref, sans se payer de mots, utilisant des approches diverses, anciennes et modernes, pour éclairer ses textes, elle est parvenue, dans un premier essai qui fut un coup de maître, à réhabiliter une œuvre trop dénigrée alors et un auteur qui « n'était pas un simple compilateur, mais un créateur authentique, habile à exploiter des contradictions qu'il a dans une large mesure suscitées pour nous donner sa version de la légende de Tristan et, par delà, sa vision d'un univers désormais voué à sa perte. »

– III –

Depuis cette soutenance et ce livre sur lequel on comprendra que j'aie voulu insister dans la mesure où il contient toutes les qualités qui s'épanouiront ensuite, nos destins ont été liés. Je n'ai eu de cesse que nous nous rapprochions l'un de l'autre. D'abord, par l'élection d'Emmanuèle à Paris X-Nanterre, en 1977, et par sa participation à mon centre de recherches de la Sorbonne Nouvelle. Ensuite, en lui demandant de siéger à mes côtés dans le jury de l'agrégation des lettres et dans de nombreux jurys de thèses. En faisant créer pour elle, en 1988, avec le plein accord de mes collègues, une seconde chaire de littérature médiévale à la Sorbonne Nouvelle.

Notre collaboration de plus de vingt ans a été sans faille, sans qu'il y eût jamais entre nous le moindre différend, le plus petit désaccord, et pourtant nous étions si différents par notre passé, par le tempérament, le caractère et les goûts – elle, la citadine, et moi, le montagnard, féru d'André Dhôtel et d'Henri Bosco qu'elle n'aimait pas. Nous avons toujours été d'accord sur l'essentiel en ce qui concerne la société et l'université que nous souhaitions, ou notre conception de la recherche et de l'enseignement en littérature et langue médiévales, et même sur la manière d'interroger à l'oral de l'agrégation. Chacun de nous deux a toujours respecté la liberté de l'autre.

Elle a été d'une fidélité à toute épreuve envers ses maîtres, Jean Frappier, Jean Boutière, Robert-Léon Wagner. Cette fidélité vigilante et attentive, efficace et discrète, je l'ai éprouvée moi-même au cours de ma longue maladie en 1992-1994. Du jour au lendemain, elle s'est chargée de toutes mes tâches (cours et séminaires, direction de mémoires et de thèses, soutenance...), et ce n'était pas un mince fardeau qui s'ajoutait à ses propres charges. Quand j'ai repris pied dans la vie, elle m'a rendu toutes mes responsabilités, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Université. C'est pourquoi, quand j'ai décidé de me retirer en 1994, j'ai été heureux qu'elle me remplace dans la plupart de mes fonctions administratives, au cœur même du dispositif universitaire.

Elle a accompli ce travail exemplaire et presque colossal avec une énergie et un enthousiasme constants (même quand elle fut atteinte à son tour par la maladie) et avec une intelligence aigüe qui se remarque non seulement dans ses écrits mais aussi dans toutes ses activités : ne fut-elle pas une organisatrice et une animatrice

hors de pair ? Cette élégance de l'esprit, cette lumineuse clarté, ce rationalisme de bon aloi, on les retrouve dans tous les textes d'Emmanuèle, obstinément rebelle au jargon et à la confusion, mais ouverte à toutes les formes de la modernité, sans jamais céder ni sacrifier à la mode. Comme pour Cioran, son idéal était de « ne pas dire obscurément des choses banales, [de] dire aussi clairement que possible des choses naturellement obscures, difficiles, mystérieuses. » Par moments, elle pouvait sembler dure, tranchante, mais c'était à l'ordinaire pour mieux provoquer le débat sur des sujets rebattus, pour remettre en question des idées convenues ou un consensus invétéré. Si on lui faisait remarquer avec un sourire et des arguments qu'elle allait quelquefois un peu vite en besogne en jugeant une personne ou une œuvre, elle revenait volontiers sur son propos et nuancait son point de vue.

– IV –

Comment pourrait-on oublier une personnalité aussi forte, un esprit aussi lumineux, qui a dédaigné les grandeurs d'établissement ? Sa mort restera pour nous comme une blessure toujours ouverte, comme une déperdition de notre être, même si nous gardons à portée de main, à portée de cœur, tous ses écrits dont on reconnaîtra de plus en plus la sagacité et la fécondité. Sa générosité qui ne s'affichait pas et sa lucidité sans défaut demeureront pour tous des exemples. S'il nous était impossible de l'imaginer sur le déclin, nous aurions tant aimé qu'elle vive encore à nos côtés, avec Pierre qui l'a beaucoup aimée, pendant de nombreuses années, et qu'elle profite de sa retraite qu'elle venait de prendre : nous avions de nombreux projets communs dont nous avons parlé et des responsabilités que nous souhaitions partager.

Emmanuèle, que la terre qui te recouvre te soit légère ! Mais, comme l'a écrit René Char, *avec ceux que nous aimons / nous avons cessé de parler / et ce n'est pas le silence.*

Jean DUFOURNET